N° 5 5 Mars 1898

LE

SPIRITUALISME MODERNE

Revue des Sciences morales

(PARAISSANT LE 5 ET LE 20 DE CHAQUE MOIS)

Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente.
La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet.
Naître, Mourir, Renaître encore et Progresser sans cesse, telle est la Loi.

ALLAN KARDEC.

SOMMAIRE

SOYONS VRAIS !

Il n'est peut-être pas dans notre langue, qui pourtant passe pour être la plus exacte, de mot plus mal employé que le mot *vrai*.

Le vrai, c'est l'expression stricte, rigoureuse, quintescenciée du réel ; c'est-à-dire de *ce qui est*, porté à son idéale puissance ; il ne peut, par conséquent, avoir de synonyme.

Le sens que lui a donné Boileau :

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable,

représente déjà une idée très respectable, et si le vrai est aimable en littérature, il a en philosophie et surtout en morale une bien autre portée, car alors il ne supporte pas d'ambiguité, il est dans ce sens absolu, exclusif.

Nous devrions toujours désigner les choses par leur mot propre, cela nous conduirait à considérer nos actes dans leur intégralité, leurs conséquences nous apparaîtraient nettes ; notre intellect y gagnerait en précision et notre conscience en loyalisme.

Que ne le faisons-nous ? Nous avons peur de l'implacable logique. La crainte de trouver devant nous une obligation, nous retient de regarder les choses en face.

Pourquoi cette lâcheté ? Nous ne pouvons, cependant, prétendre rien édifier sans le vrai. Nous ne pouvons faire qu'il ne soit pas avec ses conséquences : l'affirmation du bien et la source d'où il découle. Il représente ce qui existe, ce qui est réel, tandis que le mensonge est l'affirmation d'une négation ; moins qu'un zéro isolé, qui, lui, ne représente rien, il est un élément destructeur, puisqu'il n'existe qu'au détriment d'une réalité.

L'un engendre la vertu (*virtus*) qui élève, l'autre a pour conséquence la décomposition, le vice.

*
* *

Nous sommes méchants, hypocrites, lâches, etc., parce que nous ne sommes pas vrais. Nous mentons aux autres et à nous-mêmes, nous passons notre vie à faire des dupes et à faire en réalité de nous-mêmes, nos propres victimes.

Notre éducation laisse ainsi en notre âme des empreintes indélébiles, qui peuvent, si elles ne sont corrigées, se perpétuer de génération en génération. Si nous voulons que nos enfants soient courageux et bons, nous devons leur enseigner le vrai et leur donner des exemples de vertus. Les parents sont responsables des actions bonnes ou mauvaises que commettent leurs enfants, et ils doivent surtout les élever, non pas pour eux-mêmes, mais leur donner une éducation qui leur permettra d'être utiles aux autres.

C'est parce que nous sommes habitués à ne

pas aller au fond des choses et à nous contenter des apparences, que nous vivons, sans trop nous en douter, dans un carnaval perpétuel, au milieu de gens masqués et résolus à garder leur masque dans la crainte, — toujours la crainte, — que leurs lâchetés ne fassent un scandale au milieu d'hypocrites (ô ironie !).

Nos éducateurs nous ont appris à payer de mots notre conscience et tout le monde, et à cacher nos scélératesses derrière l'écran de la dissimulation, lorsqu'ils nous répétaient cet odieux conseil : « péché caché est à moitié pardonné ».

Honte à ces éducateurs qui propagent le mensonge, qui enseignent par la parole et l'exemple que nous pouvons déroger aux lois divines, sans trop de peine, avec quelques prières tarifées. N'est-ce pas dire que nous pouvons, sinon tromper Dieu, du moins gagner sa clémence avec de l'or, ou avec la fausse monnaie de l'hypocrisie. — En quel siècle vivons-nous pour que de telles immoralités soient trafiquées, encouragées ! et par qui ? par ceux qui se disent les dispensateurs des trésors célestes, les représentants, les ministres de Dieu sur la terre !

Combien sont coupables ceux qui corrompent les âmes, les enlisent sciemment dans le bourbier inextricable et obscur de l'erreur, au lieu de les conduire sur la route droite et resplendissante de la lumière des divins enseignements de Celui qui, pour nous en montrer le prix, les a scellés par le supplice épouvantable de la croix.

Ils ont beau faire, malgré les anathèmes qu'ils lancent avec une superbe et grotesque insolence sur tous ceux qui combattent au grand jour pour le triomphe de la vérité et de la justice, ils ne parviendront jamais à donner le change, ni à écarter de leur tête les cruelles responsabilités qui les attendent. Eux qui ont voulu acheter la conscience humaine, qui ont fait le négoce avec ces mêmes principes divins de vérité et de justice, en seront pour leur honte : tous leurs efforts ne serviront qu'à les accabler davantage de confusion et d'opprobre. Leur travail infernal, auquel ils se sont livrés pendant les siècles, s'écroule devant la Lumière qui éclaire enfin les consciences. Ils ont, par un blasphème inconcevable, exercé toutes les tyrannies au nom du Christ libérateur, mais Son règne de fraternité et d'amour est arrivé, le leur est fini !

Ils ont trop longtemps pensé qu'ils étaient inébranlables dans leur quiétude, parce qu'ils disposaient de fortunes telles qu'aucune puissance terrestre n'en a jamais possédé. Aujourd'hui leurs forteresses sont vermoulues, tout leur or s'est changé en un vil métal et demain ils ne seront plus.

Ils ont fait de la jouissance temporelle leur unique objectif, ils ont eu à leur discrétion tous les biens de la terre qu'ils devaient négliger. Comme tous les biens de ce monde auxquels ils sont attachés, ils passent tandis que la parole de Dieu (vérité et biens spirituels) demeure intangible, éternelle.

Ils ont dit qu'ils marchaient sur les traces du Christ, mais ils ont oublié ses enseignements et ses exemples. Au lieu de continuer son œuvre d'émancipation et de justice, ils ont laissé leur conscience s'engourdir dans la douce possession des biens de ce monde, et ils les ont préférés aux biens célestes. A l'exemple du Maître ils devaient s'efforcer de protéger le faible, de le consoler dans ses peines, de l'éclairer sur ses devoirs, de partager ses souffrances, en un mot, de lui donner des exemples de charité et d'abnégation.

Hélas ! combien leur conduite a été différente ! Ils ont même feint d'oublier de quelle façon terrible le Maître qu'ils ont déshonoré au point de rendre son nom odieux, avait chassé du temple les négociants de toute sorte, qui avaient fait de cet asile de prière un repaire de brigands.

Ils savent cependant que la bonté divine est inépuisable et qu'il est toujours temps de se réhabiliter dans une certaine mesure, même dans ce monde. Pourquoi tardent-ils à brûler ce qu'ils ont adoré et à adorer ce qu'ils ont méprisé.

S'il ne le font pas, c'est qu'ils manquent de la foi qu'ils affectent ; elle est sur leurs lèvres et non dans leur cœur. La croix qu'ils portent sur leur poitrine est pour eux un emblème vain !

Pourquoi ne livrent-ils aux malheureux sans asile et aux pauvres leur fortune et les palais qu'ils habitent ? Pourquoi ne foulent-ils pas aux pieds les richesses et les honneurs qu'ils ont toujours recherchés ? Que n'aiment-ils les déshérités et ceux qui souffrent, comme le Christ les a aimés ? Pourquoi n'ont-ils pas pour eux les consolations qu'inspire l'amour du prochain ? — C'est parce qu'ils ne sont pas vrais : la sécheresse de leur cœur et leur

égoïsme les empêchent d'aimer les malheureux auxquels ils devraient donner, tandis que toutes leurs complaisances sont pour les riches dont ils accaparent la fortune.

Il en est temps encore, qu'ils dépouillent en eux le vieil homme pour devenir de véritables apôtres du Christ, des humbles et des doux au cœur sincère.

Si cette transformation s'opérait dans leur cœur, aussi bien qu'elle est sur leurs lèvres, *s'ils étaient vrais*, la terre aussitôt serait changée en paradis. Si l'amour pour la vérité, qui est le bien suprême, était pour eux une réalité : *s'ils étaient vrais,* le miracle serait accompli. Nous l'attendons de tous nos vœux.

*
* *

Jusqu'à ce que ce miracle s'accomplisse, c'est à nous, spiritualistes, simples et sans manteau de bure, mais animés du souffle puissant de la foi chrétienne, qu'il appartient d'apporter à l'humanité le *flambeau du vrai*, qui lui donnera les biens qui lui manquent depuis longtemps : la Foi, l'Espérance, la Charité.

C'est à nous qu'il appartient de procurer à nos frères malheureux le flambeau de la Foi, qui donne le courage de supporter les épreuves de la vie ; c'est cette lumière qui les éclairera sur les épreuves qui leur sont imposées, et qui, seules, permettent de gravir le chemin qui conduit au bonheur.

C'est à nous qu'il appartient de faire pénétrer dans les cœurs découragés les rayons consolants de l'Espérance en la réhabilitation.

C'est encore notre devoir d'enseigner à tous la Charité, cette loi suprême, source de tous les biens.

La Foi donne la Force, l'Espérance donne la Consolation ; et la Charité, en apprenant à pardonner, enseigne la solidarité qui donne le bonheur, même sur la terre.

La Vérité exige que de ces trois puissances divines, nous proclamions la plus précieuse, la plus grande, la plus méritoire, celle qui réunit les autres : c'est la CHARITÉ !

BEAUDELOT.

PREMIÈRE RÉFORME

Dans quel temps vivons-nous grand dieu ! Quelle société ! Tout s'en va ! tout croule : le respect des lois, l'esprit de famille, la religion. Les traditions les plus sacrées, les croyances les plus respectables tourbillonnent pêle-mêle, comme des feuilles sèches au vent d'automne, emportées par le souffle de la rébellion.

Plus d'idéal, plus de hautes conceptions. La vénalité, la corruption, les turpitudes s'attaquent au corps social, ainsi qu'un virus malfaisant. La société se désagrège, s'émiette, tombe en poussière, et cette poussière, comme une avalanche, dévale sur une pente rapide pour tomber dans un abîme.

Que faire en cette occurence ? Comment enrayer cette terrible chute ? Qu'allons-nous devenir si quelque nouvel Atlas ne soulève le monde et ne le porte sur son épaule. Il nous faut au moins un Titan réformateur, un *deus ex machina* venant dénouer la tragédie et terminer le cinquième acte à la satisfaction du public.

Et c'est ainsi que chacun, devant les anxiétés de l'heure présente, après avoir levé les bras au ciel et s'être lamenté selon le rite ordinaire, termine ses exclamations dithyrambiques par un appel à la Providence.

Il nous semble qu'il suffise de constater que tout va mal, que le navire fait eau de toute part et d'invoquer quelque hypothétique sauveur pour calmer soudainement les flots agités par la tempête, boucher les fissures de l'esquif social et le faire voguer paisiblement sur la vague berceuse d'une mer azurée.

Parfois cependant, pris d'un beau zèle ou d'un léger doute à l'égard de la venue du Messie social, nous faisons un petit effort et nous arrivons à conclure qu'il serait peut-être prudent d'aveugler les voies d'eau et de mettre la main aux pompes sous l'apparence de sages et utiles réformes.

Alors, notre esprit remontant des effets aux causes, nous constatons, non sans admirer notre sagacité et notre profonde sagesse, que le mal vient de la presse, de la littérature, du gouvernement, de l'organisation scolaire, de l'administration, du code, etc., bref de tout, excepté de nous-mêmes, nous sommes personnellement des victimes de l'ordre établi, il ne nous vient jamais à l'esprit que nous soyons des bourreaux et que nous ayons notre part de responsabilité dans toutes ces horreurs qui nous arrachent d'hypocrites lamentations.

Dès que nous méditons sur les réformes à accomplir, tous les abus, prétendus ou vrais, qui nous atteignent se présentent à nos yeux, tout ce qui nous gêne peu ou prou est prétexte à

réformes, nous concevons la justice dans ce qu'elle nous offre d'avantageux, et nous la contemplons à travers le prisme de notre intérêt.

Selon la classe à laquelle nous appartenons, selon notre profession, le rang que nous occupons sur l'échelle hiérarchique, selon notre âge, notre nature, notre estomac, nous bouleversons l'ordre existant, nous nous empressons avec une ingénuité qui n'a d'égal que notre inconscient égoïsme de rebâtir l'édifice social dans le sens de notre plus grande commodité.

Rien n'est plus divertissant que d'écouter les réformes proposées par chacun, et de constater que chaque réformateur commence par modifier son voisin ou son adversaire.

Au fond, notre désir de voir cesser les causes de trouble, de malaise, les injustices et les malentendus est très sincère. Nous voulons en toute conscience que le monde, au lieu de ramper péniblement, ait des ailes, seulement nous tenons avant tout à ce que le miracle ne change pas nos petites habitudes, qu'il ne froisse ni nos préjugés ni nos intérêts.

Nous espérons secrètement que la renovation se fera sans effleurer notre quiétude, sans nous obliger à descendre dans l'arène, nous escomptons le dévouement de quelques âmes généreuses nous abritant du bouclier de leur belle vaillance et nous permettant d'être à l'honneur sans avoir été à la peine.

Notre indolence se complait à rêver l'impossible, la venue d'un chef inespéré, d'un grand génie faisant à lui seul toute la besogne ou le désintéressement d'autrui faisant abandon de ses privilèges, sans nous demander de renoncer à ceux que nous avons pris la douce habitude de considérer comme nos droits; et, sur l'oreiller de cette belle confiance, nous nous endormons du sommeil du juste sans voir que le mal va s'aggravant de plus en plus.

En effet, comment espérer trouver dans le prochain plus de générosité, de justice, de dévouement que nous n'en trouvons en nous-mêmes, comment attendre des autres l'effort et le sacrifice devant lesquels nous reculons ?

Avant d'obliger l'humanité à se transformer pour nous, il faut commencer par nous transformer pour elle. La première, la plus grande, la plus difficile et la plus utile des réformes c'est celle que nous devons opérer sur notre propre personne.

Quelle sera l'utilité d'avoir de bonnes lois, de sages institutions si nous sommes mauvais, notre malignité aura bientôt tourné la loi, fait dévier les institutions, qui, d'excellentes deviendront détestables en peu de temps ; et même, si les lois sont mauvaises, l'excellence de notre âme, et la droiture de notre conscience, les rendront bonnes ; il est plus facile de modifier l'esprit des lois que celui des hommes, ou plutôt quelque soit l'esprit de la loi l'homme le met à l'unisson du sien. Pouvons-nous supporter qu'il puisse sortir quelque chose de bien d'un mental influencé par l'intérêt d'un cœur égoïste, d'une intelligence remplie de préjugés, si nous, cellules sociales, nous sommes malades, il est bien difficiles d'admettre la guérison de l'organisme.

Lorsque le corps est envahi par un virus, chaque petite entité cellulaire lutte vigoureusement et individuellement contre le virus et sans attendre. A chaque instant ces minuscules individualités remportent, sur les germes morbides que nous absorbons, des victoires qui sont inconnues de notre moi conscient.

L'infiniment petit lutte pour défendre l'intégrité de cette vie dont il fait partie.

Ainsi chaque individualité sociale doit réagir elle-même contre toute action particulière ou générale néfaste à la société, et combattre énergiquement d'abord le mal qui est en elle.

Cette lutte pour le bien est avant tout une lutte intime et personnelle, elle a pour champ principal notre mental, pour adversaires nos passions, notre intérêt, notre égoïsme.

Oui, nous voulons le bien, mais nous le voulons sans qu'il nous coûte aucun effort. Nous ne faisons pas le plus petit retour sur nous-mêmes dans la crainte, inavouée, qu'en passant nos actions au crible de notre conscience nous nous reconnaissions responsables, dans une certaine limite, des maux de la société.

Et cependant pouvons-nous exiger de ceux qui nous entourent, supérieurs ou inférieurs, ces vertus sociales, ce sacrifice à l'intérêt commun que nous nous gardons de pratiquer.

Avant de réclamer l'application de la loi morale, soyons-en la formule vivante.

Nous nous élevons contre les abus, surtout contre ceux qui nous frappent, il faudrait commencer par renoncer aux abus qui profitent à nos intérêts, et ne pas faire peser sur ceux qui sont au-dessous de nous les mêmes charges que nous imposent ceux qui sont au-dessus.

Mais nous sommes ainsi faits. Quand nous

jugeons la société, nous nous plaçons au-dessus d'elle, et nous condamnons sans appel devant notre tribunal toutes les classes sauf la nôtre, tous les individus sauf notre impeccable personne.

Il faut sortir de cet état de stagnation morale, par un généreux mouvement et commencer par soi cette révolution sociale si ardemment désirée. Il faut bravement faire son coup d'état individuel et ne s'attendre qu'à soi pour sauver le monde,

C'est la meilleure forme du socialisme, la plus juste et la plus vraie, pour ne pas dire la seule juste et la seule vraie. F. Hardeley.

En Avant !

Le sentiment intime d'une force supérieure et le besoin de s'appuyer sur cette force, qui est la croyance dans la survie, a de tout temps existé dans l'humanité. Cette vérité a été tant de fois démontrée qu'il n'est plus nécessaire d'en rappeler les preuves.

Mais l'humanité ne peut-elle donc accomplir son évolution sans avoir besoin de s'appuyer sur une croyance ? Non, l'évolution à laquelle nous sommes liés ne peut se produire si elle n'est appuyée sur une base solide, or cette base solide n'est autre que la foi en ce qui *est* et ce qui *reste* de nous, c'est-à-dire la croyance à la durée de l'humanité après ce que nous appelons la mort. « Cette « croyance, disent les matérialistes, n'est-elle « pas née de la force des choses, n'est-elle « pas un restant d'atavisme, une superstition grossière, transmise par nos ancêtres « barbares, faibles, craintifs, adorant la foudre, encensant la tempête, s'inclinant en « tremblant devant les *forces brutales* de la « nature. Nos religions à nous, hommes « civilisés, rappellent cette origine barbare. « Le prêtre catholique qui adore l'hostie, « dans laquelle il s'imagine que vont se renouveler les épouvantables souffrances de « la croix, ne ressemble-t-il pas au Peau-Rouge qui préalablement adore l'ours qu'il « va tuer et lui tient, après l'avoir percé « de flèches, un long discours sur la nécessité de son sacrifice ? Non, plutôt que « ces superstitions grossières, ridicules et « nuisibles, nions tout, détruisons tout, abolissons tout, abolissons la croyance, abolissons « Dieu ! Nous voulons bien, continuent les « matérialistes, que les races terrestres ne « forment qu'une seule humanité, mais les « religions sont la cause que ces races ne « veulent se confondre. Les chrétiens, par « des articles de foi, s'envoient dans un « enfer éternel ; le juif, le mahométan, l'idolâtre, tous s'épuisent à se convertir mutuellement, et à bout d'arguments, ils ont « recours au feu et à l'épée pour faire prévaloir leurs droits respectifs. N'y aurait-« il dans l'histoire des peuples que les seules « pages sanglantes écrites par l'infâme inquisition, qu'il faudrait abolir le nom même « de la religion. »

Tel est le raisonnement que tient le matérialiste en accomplissant son œuvre de destruction. Il a raison de chercher tout ce qui tend à supprimer la liberté et le libre arbitre chez l'homme et, malheureusement, les religions sont dans ce cas, elles ont employé tous les moyens pour asservir les peuples à leur joug.

Mais la croyance dans l'au-delà ne peut être détruite impunément, on ne peut enlever l'étai (la religion) de la société, tout pourri qu'il soit, sans en mettre un autre à la place. La croyance instinctive en la vie future est si enracinée dans l'homme qu'on ne peut la détruire, et pour cause, parce qu'elle est la base fondamentale de la vie normale. Détruisez le fanatisme des religions, il le faut, mais ne cherchez pas à détruire le sentiment inné de l'au-delà, car en supposant que vous y parveniez, vous constateriez qu'il faudrait le rebâtir mais rien ne saurait le remplacer.

Si vous instruisez vos enfants dans la négation de la survie, vous aurez des jeunes gens qui vivront dans la luxure et dans le crime. Les instincts de la brute remplaceront les sentiments généreux de l'homme, et la société décadente expiera parmi les ruines des églises, dans son dernier râle elle montrera son poing impuissant à ce Ciel d'où elle aurait voulu recevoir la Lumière et où elle n'entrevoit que les ténèbres glaciales de l'Espace Scientifique !

Là est le danger qu'il faut combattre !

Les graves symptômes du mal se montrent. Absent depuis plusieurs années de la France, je suis à même de comparer à mon retour l'état social actuel avec ce qu'il était il y a seulement dix ans. A côté du développement immense du luxe, de l'immoralité, des crimes, des suicides, des scandales sociaux, conséquences fatales de la destruction de la morale, je constate avec peine que nous autres spirites nous avons l'air de nous cacher et de craindre... Quoi ? je me le demande ! C'est justement maintenant, plus que jamais, qu'il faut monter sur la brèche que le Mal fait à la Société entière.

Pourquoi cacher notre lumière sous le boisseau? En avons-nous honte? Laissons de côté comme nous l'enseigne notre croyance, toutes les petites questions de jalousie, les mesquineries qu'engendre l'amour-propre. Formons le plus possible de cercles sérieux, nous obtiendrons les faits que nous méritons. Nous forcerons les savants à venir à nous et nous aurons aussi les ouvriers, car tout comme le savant il est un être intelligent et pensant, souvent plus intéressant que le savant, car il a plus besoin de notre vérité consolante; sa vie étant plus, remplie d'épreuves, il faut qu'il soit à même de puiser dans l'espace les forces qui ne demandent qu'à venir à lui.

Il faut faire luire la vérité simultanément sur tous les échelons de l'échelle sociale.

Mais commençons sans tarder, car comme vous le dites : les temps ne sont pas proches, *ils sont venus*. N'oublions pas que la connaissance de la Vérité si pure, si consolante du spiritualisme implique pour chacun de nous le devoir de la propager selon nos moyens.

Il y a danger social.

A nous de le prévenir.

Nous seuls spiritualistes pouvons montrer qu'il y a une philosophie vraie, démontrable par des faits, qui peut nous relier tous, parce qu'elle respecte la liberté de tous : Il faut à l'humanité un code basé sur *l'amour de tous nos frères*.

Le spiritualisme seul remplit les conditions de salut, seul il n'a pas de prêtres ni d'autels matériels, il n'a pas d'articles de foi aveugle, il est seul à montrer le véritable but de notre vie, lui seul nous donne une espérance.

Groupons-nous, unissons nos efforts pour porter à nos frères la Vérité et l'Amour. Notre lutte est sans espoir de récompenses matérielles, mais si nous savons la soutenir vaillamment nous goûterons les joies et les satisfactions morales du bien accompli.

Et la Paix de l'Amour Divin et la présence des purs esprits de lumière demeureront toujours avec nous. G.-D. Home.

LE PRIX DES LARMES

Les larmés versées sur une tombe, deviendront larosée brillante qui servira de parure aux fleurs épanouies de l'éternel amour.

×

Les larmes du repentir sont la monnaie d'or du rachat.

×

Une larme de pitié peut sécher une goutte de sueur sur le front de l'esclave.

×

Vous qui pleurez, regardez une de vos larmes, vous y verrez le reflet d'une étoile.

×

Chacune des larmes de la victime coulera comme du plomb fondu dans les veines du sacrificateur.

×

Les larmes arrachées aux martyrs volontaires — se sacrifiant par amour — ainsi qu'une chaude pluie, féconderont les champs desséchés.

×

Qu'importe le labeur ! Qu'importe la souffrance endurée ! Si la moisson est riche.

Rufina Nœggerath,
Auteur de la Survie

LA CONSCIENCE NOUVELLE

Les idées sont comme les microbes de l'ordre moral et les bonnes finissent toujours par détruire les mauvaises. Quelquefois c'est un peu long, mais savez-vous d'où cela vient ? cela vient de ce que l'armée du mal est toujours agissante, toujours sur le pied de guerre, et que l'armée du bien reste dans ses casernes. Le bien reste chez soi — sauf exceptions, bien

entendu — et s'en rapporte au gouvernement du soin de défendre la société.

Seulement, si la vérité est éternelle et s'il est certain que deux et deux feront quatre dans l'avenir, comme ils l'ont fait par le passé, le Droit est essentiellement provisoire et n'est plus le Droit quand il cesse d'être basé sur la Justice.

Qu'est-ce que la Justice ? C'est l'accord des lois avec la conscience.

Peut-on raisonnablement soutenir, à l'heure présente que le Code est en harmonie avec l'idée de Justice, qui au fond est l'âme contemporaine ? Je ne le crois pas.

La Société, telle qu'elle est organisée, considère comme une fatalité inexorable que des millions d'êtres soient condamnés à gagner leur vie par un travail long, pénible et souvent mal rétribué. L'Etat répond aux revendications exprimées qu'au point de vue économique il est impossible de réduire, d'une façon générale, les heures de travail et d'augmenter les salaires. Le socialisme intervient alors et nous apporte l'utopie collectiviste. Auprès des gens éclairés le système ne tient pas debout une minute. Il a été passé au crible d'un impeccable raisonnement ; mais les collectivistes persistent, — car ce sont des hommes politiques.

Est-ce à dire que l'instruction soit un mal, comme l'insinuent certains esprits, qui ne voient que les résultats présents ? Certes non !

L'instruction c'est la lumière ; on ne supprime pas la lumière. Où est le mal ? Le mal est qu'on n'a pas compris que décréter l'instruction sans l'éducation c'était mettre une arme à feu entre les mains d'un enfant de six ans.

Le gouvernement instruit, il n'élève pas ! Il fait des cerveaux, il ne fait pas des cœurs ! Il fait des intelligences, il ne fait pas des âmes !

On a cru — impardonnable erreur — que l'instruction comportait fatalement, comportait *par conséquence*, l'éducation, et au lieu de voter leur action parallèle, on a voté la seule instruction. Or, à mon sens, tout le mal vient de là.

Si l'on avait voté, il y a vingt ans, l'éducation sociale, la nouvelle génération n'apporterait pas avec elle les germes des catastrophes à venir.

D'une part, le socialisme (1), plus dangereux peut-être que l'anarchie, de l'autre, un gouvernement ou plutôt une *série de gouvernements* qui ne savent pas mettre les lois en harmonie avec la conscience nouvelle, que faire ? Mobiliser l'armée du bien, grouper tous les efforts généreux en vue d'une action légale, ouverte, commune, tendant à ce que les réformes sociales nécessaires soient enfin votées. Faisons des cahiers, comme en 89.

Il faut convaincre la masse saine de la nation qu'à l'heure présente, ne pas agir c'est presque trahir, car il y va du salut social. Le gouvernement se contente de réprimer, forçons-le à *prévoir*. Habituons-nous à comprendre que l'Etat c'est nous-mêmes, c'est nous tous !

L'histoire de l'humanité comprendra quatre grandes périodes : Nature — Religion — Philosophie — Science. Ces quatre forces doivent dominer successivement, par la volonté de Dieu, et pour le bonheur croissant des hommes.

A l'heure présente, nous passons de la période religieuse à la période philosophique. Ici il faut bien s'entendre sur les termes. La philosophie d'aujourd'hui est une philosophie de négation et de doute ; or, on ne gouverne pas le monde avec des doutes et des négations, on le gouverne avec des affirmations.

Par la négation, par le doute on détruit ; par l'affirmation on FONDE; de plus, la formule d'hier ne doit pas être *reniée* (1). Elle doit, au contraire, servir de matrice à la formule de demain, car la nature procède par évolution et non par révolutions, par transitions et non par oppositions violentes.

On modifie les mœurs et le caractère de deux manières : par les lois qui répondent à des besoins immédiats, et par l'éducation qui prépare l'avenir.

Dans nos lycées, dans nos écoles, dans nos familles, on se figure que l'éducation est un ensemble de formules, d'usages, destinés à à adoucir superficiellement les rapports des hommes entre eux.

Cela, ce n'est pas l'éducation, ce n'en est que l'apparence, c'est la politesse.

L'éducation, c'est la science du bonheur.

L'éducation contemporaine doit être basée tout entière sur cette incontestable vérité que nous sommes heureux par nos vertus et nos qualités, malheureux par nos vices et par nos défauts. Ce n'est pas à des hommes faits que l'on peut inculquer utilement ces idées ; les

(1) Quand je dis : le socialisme tout court, j'entends parler du socialisme collectiviste et révolutionnaire, car personnellement, je suis socialiste d'évolution par la transformation RADICALE de *l'éducation*, comme moyen d'action PRINCIPAL et non pas unique.

(1) Ce n'est pas moi qui le veux, c'est une loi naturelle imprescriptible.

mauvaises habitudes sont prises, l'égoïsme s'est installé dans les âmes au fur et à mesure que disparaissait la foi religieuse ; on s'est habitué à vivre pour soi, on a pris des habitudes de luxe, de bien être, d'indifférence au malheur des autres. Il faudrait être sublime, pour se renouveler, pour arracher de soi ces mauvaises herbes. C'est aux générations futures qu'il faut inculquer ces principes, véritable Code de bonheur.

Pour bien faire, on devrait d'abord former les éducateurs.

La religion impliquait l'éducation, mais aujourd'hui, où sont ces fortes assises morales qui doivent remplacer dans l'âme la foi disparue (1)?

J'entends bien que l'on *nous indique*, que l'on *nous prescrit* des devoirs sociaux, mais où est leur sanction? On ne respecte que ceux qui ont leur sanction dans le Code ; il n'y a d'autre sagesse que la peur du gendarme. La où le gendarme perd ses droits, il n'y a plus de morale efficace. Il reste une morale platonique, gravée dans les livres, mais non dans les cœurs.

Dès l'instant qu'on ne croit pas à la Révélation, il n'y a plus de devoirs, il n'y a plus que la contrainte par la loi. Enlevez le Code et la sauvagerie recommence.

La conscience nouvelle apporte à l'humanité la notion de l'égalité des âmes, de la dignité humaine et du bonheur social par la SOLIDARITÉ, pour LAQUELLE LE CHRIST EST MORT.

Il ne s'agit pas de l'égalité des fortunes, des situations, des travaux, c'est la fraternité des hommes, de tous les hommes entre eux, comprenant enfin que le plaisir dû aux jouissances matérielles et qui est à la seule portée du petit nombre, n'est rien à côté du BONHEUR qui consiste à aimer son prochain et qui est à la portée de tous.

Il faut que nos lycées soient des écoles de liberté, d'égalité et de fraternité. Il ne faut pas seulement que l'enfant du riche y soit élevé avec l'enfant du pauvre, il faut qu'il apprenne à aimer, à estimer, à trouver en lui son semblable, il faut l'initier graduellement à la loi divine de la bonté, et quand l'enfant du riche aura appris à aimer l'enfant du pauvre, l'homme riche aimera l'homme pauvre. Il ne suffit pas que la fraternité soit inscrite sur nos monuments, il faut, encore la graver dans toutes les consciences, et nous aurons, alors la véritable égalité, l'égalité sociale, car nous n'avons actuellement que l'égalité civile ! Les droits civils de l'homme sont respectés, ses droits moraux ne le sont pas. Suffrage universel, service militaire, paiement de l'impôt, etc... c'est l'égalité civile, et j'en ai tout à l'heure proclamé les bienfaits, mais cela c'est le travail du passé ; au nom des nécessités du présent, au nom du progrès, je réclame l'égalité sociale ! c'est le plus beau des socialismes, c'est le socialisme de Dieu ! c'est le socialisme qui fait tomber les barrières des classes, qui dit au paysan et à l'ouvrier : — Tu es l'égal du riche et du puissant. Ton âme vient de Dieu, comme la sienne, PLUS que la sienne, si tu es bon et et s'il ne l'est pas !

L'amour, seul, peut terrasser le mal qui vient de la misère, de l'ignorance et de la haine. Tous les hommes sont frères et il est temps de voir finir la lutte monstrueuse entre Caïn et Abel. Depuis le commencement du monde, Caïn tue Abel, le frère tue le frère, car ces légendes de la Bible, que la raison refusait d'admettre, parce qu'elle les prenait au pied de la lettre, au lieu d'en saisir l'admirable signification, ces légendes sont pour ainsi dire l'éternelle actualité, l'éternelle philosophie de la vie, et la vérité y est si belle, si décisive, si éloquente, qu'il est impossible de n'y pas voir la marque de Dieu lui-même, parlant aux hommes par l'intermédiaire des grands inspirés !

La parole de Jésus vient de Dieu, car c'est la Vérité Eternelle et que, seule, la Vérité Eternelle appartient à Dieu !

Et alors, prêtres, quand sera faite la grande évolution de la bonté, de la pitié et de l'amour, lorsque Caïn ne tuera plus Abel et qu'Esaü ne sera plus forcé de vendre son droit d'aînesse pour un plat de lentilles, quand l'homme ne

(1) Cette foi ne disparaît-elle pas à cause de la faiblesse de sa base ? Elle ne repose que sur une interprétation payenne des lois divines; comme le paganisme, matérielle et sensuelle, elle doit partager son sort : s'effacer devant la puissance spirituelle des lois et des enseignements divins ; négligeant, par ignorance ou par intérêt, l'*esprit* de ces lois, elle doit encore s'effacer devant l'idéal du bien : l'amour du prochain, que les préceptes divins enseignent comme l'objectif rigoureux et nécessaire de nos réalisations.

Cette foi a disparu comme s'effacent et fuient les ténèbres de la nuit devant la vivifiante lumière de notre majestueux soleil. Après avoir vaincu la matière, le Spiritualisme, à son tour, se lève à l'horizon comme l'astre libérateur et providentiel de la lumière divine pour éclairer les consciences désabusées.

Ne maudissons pas le passé, mais applaudissons l'avenir ! (NOTE DE L'EDITEUR.)

sera plus un loup pour l'homme, vous pourrez fermer vos églises, car à ce moment-là il n'y aura plus qu'un seul Dieu, le même pour tous, et un seul temple dont la voûte est au ciel et l'autel dans tous les cœurs !

ALBIN VALABRÈGUE.

VOIX DE L'AU-DELA

Vision !!!

Et la mort ayant touché mon corps de son aile, mon âme fut entraînée vers un centre inconnu.

Je montais... La lutte terrestre était pour moi terminée ; l'ange naissait à la vie divine.

Au bas, bien loin, je voyais confusément les mondes poursuivre leur course parabolique dans l'espace, entraînant avec eux les humanités.

Je montais d'un vol libre dans l'éther des cieux purs.

Mon vol me conduisait vers la cité céleste, vers le centre, vers le foyer divin qui anime l'Univers.

A mesure que je m'éloignais du voisinage des mondes créés, mon corps se revêtait de la lumière pure des élus, et mon âme percevait toutes les sensations.

Je montais... Mes yeux tout-à-coup s'ouvrirent, et je découvris l'Univers.

J'étais dans l'espace, et pour moi l'espace n'existait plus ; je vibrais à toute chose, et toute chose me révélait son essence divine... Alors seulement, je compris la grandeur de la Création.

Spectacle divin ! mon âme s'arrêta tant les sensations qu'elle ressentait étaient impuissantes.

Seigneur ! Oh Seigneur ! cria-t-elle, ton infini m'écrase et ta puissance pèse sur moi ; et, seul, je ne peux plus monter vers Toi.

Alors au loin, j'aperçus l'Ange du Seigneur dont la lumière est un rayon de la divinité, et sa volonté m'entraîna. Il traçait dans l'espace un étincelant sillon, son regard était un foyer que l'œil ne pouvait soutenir ; sur son front brillait une flamme qui aurait consumé tout être matériel.

L'Ange n'était plus qu'une harmonie ; son corps subtil laissait transparaître tous les mouvements de son âme et toutes les vibrations semblaient se fondre en lui. Son corps était une enveloppe spirituelle imprégnée d'âme ; il vibrait de couleurs, de sons, de lumières, de toutes choses ; en lui la matière était devenue vivante sous l'esprit, et l'esprity déployait ses richesses.

Près de cet être sublime je me sentais devenir divin ; ce miracle vivant de l'infinie bonté de Dieu n'était-il pas, dans sa splendeur, l'image de ce que je serais un jour ?

L'esprit angélique, le céleste chérubin m'entraînait dans son vol. L'Harmonie qui s'exhalait de sa personne envahissait mon être ; je sentais sa pensée me pénétrer et me faire éprouver les sensations les plus puissantes et les plus belles.

Le chérubin volait toujours... Et de plus en plus mon âme s'imbibait de sa substance. Il n'était plus que pensée ; en lui n'existait plus rien des signes humains, il n'avait d'autre langage que l'Harmonie même. Je me sentais bercé dans cette harmonie, comme la barque sur l'océan ; des forces étranges venaient rayonner en moi ; et les sons me parurent lumineux ; et la lumière chantait des hymnes de gloire au Très-Haut et des parfums inconnus montaient vers Jéovah en déroulant des volutes diaprées, pareilles à des ruissellements de pierreries.

— C'est ici, dit tout-à-coup le chérubin ; et il replia ses ailes qui semblaient faites d'une poussière d'or.

Brusquement je me sentis jeté hors de son étreinte.

Des myriades d'esprits tourbillonnaient dans l'infini ; des sons vibraient emplissant l'âme d'extase, des voix chantaient gloire au Seigneur, la lumière pure baignait tout de ses ondes, et l'on sentait au loin les mondes poursuivre leur marche dans l'espace.

— Où suis-je ?

— Regarde, dit le chérubin.

Il se produisit comme un tourbillon dans tout l'Univers : la lumière pure fut voilée, les myriades d'esprits disparurent ; je sentis passer en mon âme un frisson d'attente. Puis un silence complet s'établit ; les sons se turent.

— Que va-t-il se passer ? dis-je encore.

— Ecoute, reprit mon guide.

Alors, il courut dans l'Univers comme un frémissement. Je sentis que les mondes étaient dans l'attente et que des régions célestes aux régions ténébreuses tout se taisait.

Je regardai mon guide : il me parut étinceler d'une lumière encore plus splendide.

— Ecoute, reprit-il.

Alors au milieu de l'attente universelle un accord sublime résonna ; il courut en ondes

frissonnantes de la sphère la plus haute à la plus basse; tout en fut ébranlé. Cette vibration, tel un flot de vie, semblait couvrir la création de sa marée puissante.

Je crus m'anéantir en elle.

— Qu'est-ce ? dis-je à mon guide.

— Ecoute, reprit-il.

La vibration s'était comme éteinte, et tout semblait encore attendre. Mon guide brillait d'une lueur plus ardente.

Au milieu de l'apaisement universel, un souffle à la fois puissant et doux se mit à courir en tous sens. Il semblait bercer l'Univers. Comme la vibration, il s'éteignit.

— Qu'est-ce ? ô mon Seigneur.

Le chérubin ne répondit pas, mais il secoua la poussière d'or de ses ailes, et il jeta un cri de triomphe vers Jéovah.

Alors, tout mon être fut agité par un tremblement. Mon âme, inconsciemment, se prosterna, et je sentis que toutes les âmes qui s'agitaient dans l'infini s'inclinaient. Et j'entendis éclater dans l'espace la Parole de Dieu, et le Verbe divin murmurer à mon oreille des mots que nul être vivant ne peut entendre.

Dieu répandait sa pensée dans l'Univers et l'Univers la recueillait ; la vie universelle parcourait toutes les créations et la Parole éternelle, digne d'être entendue par les seuls anges, venait jusqu'à moi.

O Parole mystérieuse et créatrice ! Alpha et Oméga de l'absolu, il faut que l'âme scelle en elle les brûlants transports dont tu la saisis.

— Tu as entendu la Parole de vie, dit le chérubin ; alors vois son œuvre.

Les myriades d'esprits reparurent emplissant l'espace de leurs mouvements infinis ; les mondes se présentèrent à ma vue ; les régions lumineuses me furent accessibles comme les régions des ténèbres, et je vis distinctement l'évolution de toute chose et les œuvres de la parole.

Je vis la Parole animer tous les esprits, les revêtir de sa lumière et de sa force ; je vis les sphères recevoir, une à une, l'effluve sacrée ; j'aperçus les légions se groupant ; je découvris l'échelle spirituelle qui conduit à Dieu en partant d'un premier germe. Je vis la parole animer la matière du mouvement, et la matière former les mondes et les espèces. Je vis les âmes prisonnières dans leurs ligaments de chair s'imprégner de la Parole et aspirer vers la lumière, je vis les Ténèbres elles-mêmes illuminées par la parole.

Placé comme au centre, j'embrassais tous les cercles ; je ne voyais point Dieu, mais je le sentais et je comprenais son œuvre.

Je me tournai vers le Chérubin.

— Regarde, encore, me dit-il.

Alors, je vis se dérouler devant moi les différents états de l'esprit, en commençant par son origine. A mesure que je voyais passer devant moi tous les états, semblables à ceux que j'avais revêtus, mes larmes coulaient au souvenir des souffrances des sphères inférieures. Puis j'aperçus l'esprit naissant à la vie angélique, comme j'étais alors.

— Regarde encore, dit le Chérubin.

Et je vis tous les états qui me restaient à franchir !

— Hélas ! dis-je à l'ange, pourquoi m'avoir fait entendre la Parole, si mon oreille doit en être sevré un si longtemps encore ! Je suis bien loin de la percevoir de nouveau !

— Non, dit le Chérubin.

Des bienheureux passaient toujours devant moi dans un vol de lumière.

— Que faire pour atteindre à leur bonheur ?

— Il faut encore progresser : tu as entrevu la céleste récompense, ami, travaille et dévoue-toi. Tu pourrais dès maintenant posséder cette félicité suprême, mais ton bonheur serait-il sans mélange, si tu laissais ta tâche d'amour inachevée ? Songeant à ceux qui souffrent dans les sphères où règne l'ignorance, abandonne en leur faveur ces jouissances que tu as éprouvées. Sois sublime de charité pour comprendre plus avant les lois de Dieu. Au lieu de rester contemplatif devant l'œuvre divine, participe au travail universel et ton âme s'agrandira en s'abaissant.

J'inclinai la tête et le chérubin s'envola après avoir secoué sur mon front la poussière d'or de ses ailes.

Brusquement, je me sentis entraîné vers les sphères inférieures et depuis je n'ai pas revu ce spectacle divin, auquel j'avais assisté, mais j'ai compris que le moyen le plus sûr d'entendre toujours la Parole divine : c'est l'amour.

Je suis revenu près de mes frères souffrants. Pour eux je prie, et avec eux je travaille ; et je sens que je m'élève vers la région mystérieuse où l'on voit la Parole de Dieu et dans mon âme un chant s'élève :

Heureux qui dans l'Harmonie universelle concourt pour un peu à l'avancement du monde !

Un esprit du cercle de l'Etoile.

MESSAGE D'UNE JEUNE FILLE A SES PARENTS

Tu as raison de le dire, père bien aimé, ce n'est pas la politique qui m'attire, ni les luttes des hommes pour la gloire et l'ambition ; c'est l'amour des miens, c'est l'amour de ceux qui souffrent qui me fait m'attacher à cette terre où nous venons apprendre à aimer le bien et la bonté.

Mon cher père, sois en sûr, mon cœur s'est ouvert encore plus largement à l'affection, et je vous aime autrement et mieux que je vous aimais sur terre. L'esprit s'élève et devient meilleur par la mort et je suis devenue meilleure, étant esprit ; mon âme s'est développée et j'ai pu vous aimer, non de cette affection égoïste qu'ont les enfants pour leurs parents ; mais d'un amour plus chaud et plus vibrant. Je suis peut-être mieux votre enfant, mieux votre fille que par le passé, je suis l'ange de votre foyer et ma présence se fait sentir à votre insu le plus souvent. Il est doux et il est bon d'avoir ainsi une petite âme à sa dévotion qui voltige autour de l'un, autour de l'autre, qui encourage celui-ci, qui égaye celui-là, qui protège chacun, qui aime tout le monde, qui appelle le bien, qui tâche d'éloigner le mal, qui cherche par tous les moyens qui sont en son pouvoir à attirer de bonnes influences sur les siens.

Mon bon père, continue à élever ton âme dans le bien ; dans la justice, continue à chérir notre patrie et notre vieille Alsace ; ne pense à ta fille qu'avec joie, car moi je suis heureuse, aussi heureuse qu'une créature puisse l'être ; car tout en étant avec vous, je vis de cette admirable existence qui est la récompense des âmes bonnes et droites, cette vie est d'une beauté que ne peut concevoir l'homme, il ne faut donc pas plaindre les morts, c'est à eux de plaindre les vivants.

Mon bon père, la vie de l'esprit m'a révélé aussi bien des choses, et si particulièrement je ne parle pas politique ou science, il y a une science, la science par excellence, celle de l'amour universel qui contient tout, qui s'est dévoilée, et se dévoile chaque jour à mon esprit. Ne me crois pas trop ignorante et sois persuadé que j'ai appris beaucoup par-là et surtout cette belle connaissance du divin qui me fait vous chérir encore plus, toi, maman, mes frères, plus que je ne vous chérissais dans le passé.

Ah mes bien-aimés ! plus on monte vers Dieu, plus on est près de ceux qui vous sont chers, car plus on sait les comprendre et les aimer.

Médium : J. D.

Bibliographie

Les Vérités Éternelles, par l'esprit de Victor Hugo, dictées textuelles, recueillies par C. Mottet, ingénieur civil, 1 vol. in-18, 208 pages. 3 fr. 50.

Nous avons entendu sur ce livre quelques critiques. On a fait à Victor Hugo un crime de la simplicité de son style et on n'a pas voulu reconnaître sa lyre dans cette œuvre. Mais depuis quand l'esprit n'est-il plus libre de prendre le langage qu'il estime le plus capable d'être compris des frères de la terre qu'il vient de quitter ?

Les critiques qui ont été faites en France portaient toutes sur la forme, mais aucune n'a attaqué le fond et, de l'avis de tous, cet ouvrage contient une substance d'une portée philosophique considérable. N'est-ce pas l'essentiel ?

Les sujets les plus importants sont passés en revue dans ce compendium. Comme introduction, les amis de l'espace, nous crient eux-mêmes ces paroles consolantes :

Cessez de nous pleurer, car la mort c'est la vie !

Puis, vient un chapitre qui traite magistralement de l'atôme, de l'origine et de la vie des êtres, de l'âme, de la conscience et de la réincarnation.

L'immensité de l'univers et l'amour entre tous les êtres nous sont représentés dans d'admirables et puissantes descriptions.

L'étude des esprits nous conduit à la révélation du bienfait de leur rôle dans le Magnétisme, le Spiritisme et la Médiumnité.

La morale la plus pure déborde comme un flot majestueux, irrésistible des enseignements que nous trouvons dans ce précieux ouvrage : les paraboles de Jésus et de l'Esprit de Vérité lui-même pénètrent l'âme du lecteur de clartés inattendues qui fixent définitivement la conscience.

Nous trouvons clairement exposée la solution de la question sociale ; elle est simple, à notre portée et réside toute, dans l'amour du *prochain*, en opposition avec l'amour du *moi*.

Cet ouvrage mérite l'attention de tous nos lecteurs à qui il donnera la clé de bien des problèmes.

Le caractère élevé de cet ouvrage médianimique ne laissera aucun doute sur l'identité du grand esprit qui l'a inspiré. Victor Hugo, qui était spirite, n'a pu tarder, aussitôt dans l'espace, de reconnaître les erreurs de son passé et s'efforcer de les réparer. La simplicité de son style et la grandeur de son sujet nous semblent établir, par cette antithèse même, qu'il chérissait, la preuve que sa modestie s'harmonise maintenant avec l'élévation de son génie.

Il est vraiment regrettable que les revues françaises, à part quelques rares exceptions, n'aient pas présenté cette œuvre puissante à leurs lecteurs ; en ce qui nous concerne personnellement, nous sommes heureux de pouvoir nous acquitter envers cette œuvre de l'hommage de Vérité et de Justice qu'elle mérite.

Voici à titre de document quelques extraits de comptes rendus qui montrent quel enthousiasme, *les Vérités éternelles* ont provoqué chez nos frères d'Italie, qui afin de les vulgariser plus facilement en ont fait aussitôt une traduction en langue italienne :

LE « POPOLO ROMANO », (17 janvier 1898). — Les « Vérités Eternelles » de Victor Hugo, œuvre spirite dictée au médium C. Mottet, traduite par le colonel E. Ungher. Rome, typ. Balbi.

« Dicté par un esprit; voilà un livre attrayant! Et de Victor Hugo ! Cela en augmente encore l'importance. Il ne faut donc pas s'étonner si l'on y trouve des choses si merveilleuses, depuis l'origine des êtres jusqu'à la vie infinie de l'âme, après la mort terrestre.

« L'Esprit de Victor Hugo a dicté cette œuvre dans l'espace de deux mois. Cette fécondité fut en vérité, coutumière au poète, de son vivant.

« Le médium et le traducteur, en la divulgant, ont voulu appeler l'attention des savants et des sceptiques sur le spiritisme.

LE DON CHISCIOTTE DI ROMA, (12 janvier 1898). — Les Vérités Éternelles et le Spiritisme.

« Oui, je viens parmi vous, car ainsi c'est écrit,
Fort de tout mon amour, jeter le dernier cri ;
Ce cri de désespoir, de rage d'une mère,
Qui, de retour chez-soi, rencontre une vipère
Enlaçant ses enfants dans leur propre berceau,
Et, perdue de douleur, attend tout de la haut !..
Moi, comme elle, à mon tour, je vous trouve enlacés
D'une vipère horrible !!!... Et, bien plus menacés,
Parce que sa morsure est plus venimeuse !...
La mort qu'elle vous donne est beaucoup plus affreuse
Que celle de vos corps !!... C'est celle de l'Esprit !
La perte du bonheur dont on est tant épris !!...
Cette vipère là !... *C'est le Matérialisme* ! »

« Vous avez compris ?...

« Du Brésil, cette communication spirite, reçue par l'ingénieur Casimir Mottet, est venue à Rome, où un officier supérieur de l'armée italienne l'a traduite et fait publier.

« Le spiritisme aujourd'hui se préoccupe, en toute bonne foi, de l'amélioration de l'état social et de la perfectibilité de l'âme humaine ».

L'ITALIE (24 janvier 1898). — Les « *Vérités Eternelles* », par Victor Hugo, Rome 1898.

« Comment ? Un livre posthume et inédit de Victor Hugo, vont s'écrier les bibliophiles ! »

« Je ne veux pas entamer ici une discussion pour ou contre le spiritisme; mais, en tous cas, je trouve qu'il ne sied pas aux personnes intelligentes de rire de certains phénomènes que des hommes comme le professeur Crookes, Edison, Aksackoff, n'ont pas hésité à déclarer scientifiquement prouvés.

« En conlusion, ces *Vérités Eternelles* renferment des dogmes philosophiques qui, s'ils ne sont pas neufs, sont vraiment bien humanitaires, bien intéressants.

LA TRIBUNA, (17 janvier 1898). — Ce journal publie à la 4e page, le texte complet de la table des matières contenues dans l'ouvrage.

L'ESERCITO ITALIANO (du 28 janvier 1898). — La partie la plus intéressante pour nos lecteurs, c'est le chapitre XI qui traite de la question sociale. — Il est vraiment dommage que nous ne puissions le reproduire en entier, mais nous donnons un aperçu des passages les plus saillants :

« La guerre est aujourd'hui impossible. »

. . . .

« Aujourd'hui les hommes sont libres, et les peuples ne forment plus qu'une seule famille.

« *Le désarmement immédiat* s'impose. — Constitution d'un tribunal suprême composé des élus de toutes les nations pour y procéder.

« Cette paix générale qui, à première vue, paraît une utopie, est au contraire, et on le démontre, la chose la plus simple du monde. Tout dépend des savants. Si ceux-ci, acceptant l'invitation de Victor Hugo, se persuadent que les morts peuvent communiquer avec les vivants, il en résultera que nos maîtres qui, durant leur vie ici, donnèrent toujours de bons conseils, en donneront de meilleurs encore, aujourd'hui qu'ils ont acquis des connaissances plus vastes ; et que, certainement, nous les suivrons et les mettrons en pratique.

« Mais, alors, qui gouvernera la terre, nous les incarnés, ou bien les esprits ? Et qui pourra, alors, parler de guerre, si ce sont les esprits qui dictent nos résolutions ? Eux qui vivent dans la plus complète harmonie ?

Quel dommage que les membres de nos gouvernements ne soient pas spirites !!!

Beaudelot.

Cet ouvrage, en vente au bureau du journal, est expédié franco contre 3 fr. 50.

Nous nous chargeons également de fournir à nos lecteurs tous les ouvrages anciens et modernes qu'ils peuvent désirer.

L'Administrateur-Gérant : A.-M. Beaudelot.

Le Mans — Typ. Ed. Monnoyer.